

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville. — COURRIER DES THÉÂTRES : VARIÉTÉS, LES BRAGONNIERS, opéra bouffe en trois actes, musique d'Offenbach. — MANUEL DE LA TOILETTE, par le docteur Constantin James. — LITTÉRATURE : THERÈSE, par M. Ludovic Dupérche. — POÉSIE : DATE LILIA, rondes, par M. Hector de Saint-Maur. — MOSAIQUES ROSES. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE, toilettes de promenade.

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE.—Paris est aussi mondain qu'il peut l'être.— Le bois de Boulogne d'aujourd'hui et le bois de Boulogne d'autrefois. — La promenade quotidienne autour du lac. — Les grands salons parisiens. — Mouvement et va-et-vient du monde.— Une villa du lac de Côme transformée en asile hospitalier.— Le monde artiste.— La comédie de société.— Le théâtre de l'avenue Uhrich. — Les cours et le théâtre de déclamation et de chant de M. Jules Lefort.— Les réceptions de la première quinzaine de février.— Ce qui manque à Paris. — Nice et Monaco. — Le tir aux pigeons.— Les courses de Nice.— L'hiver à Paris. Les bons riches et les femmes du monde. — Les crèches de Paris.— La Caisse des Ecoles du deuxième arrondissement. — Messe à Saint-Eustache le 26 mars.— Les heures de loisir d'une femme du monde. — Ce que vaut la charité.

Paris est aussi mondain qu'il peut l'être par ce temps de République, où les tiraillements de la politique ne donnent aucune sécurité ni aucun élan aux affaires. Et pourquoi Paris se mettrait-il en liesse et s'amuserait-il à cœur-joie ? La France est-elle libérée et a-t-elle reconquis toute son indépendance ? Nos provinces sont-elles délivrées?... Pas encore !... Il est sans doute utile et important que Paris donne des fêtes et fasse prospérer l'industrie et le commerce, mais on ne peut exiger qu'il ait la même physionomie et les mêmes allures qu'avant la guerre c'est impossible !...

Le bois de Boulogne redevient fréquenté ; mais ce n'est plus le bois de Boulogne d'autrefois. Pourtant on se retrouve ; la promenade quotidienne autour du lac a repris des habitudes nouvelles importées d'Angleterre. Il est d'usage, à Hyde-Parck., de descendre de voiture et de se promener à pied dans la contre-allée de Kensington, et les nobles ladies y manquent rarement. C'est ce que font aujourd'hui la plupart des grandes dames parisiennes, qui ont adopté pour leur promenade à pied l'allée de droite du lac. C'est ainsi qu'on voit se promener, par les jours de soleil, de trois heures à cinq heures, Mme la baronne de Rothschild, la princesse de Sagan, la duchesse d'Uzès, la vicomtesse de Courval, l'élégante baronne de Poilly, qui exhibe presque toujours une originalité fantaisiste qui est immédiatement adoptée ; la jolie comtesse Fernand de Hauvel, l'une des femmes de Paris qui s'habillent le mieux, et tant d'autres, dont l'énumération serait trop longue à transcrire.

Les beaux équipages font aussi leur réapparition ; mais on ne voit plus ces splendides attelages à quatre chevaux, conduits à la Daumont par des jockeys en veste de satin et en culotte courte. Paris fait ce qu'il peut pour faire renaître Paris de ses cendres ; tenons-lui-en compte pour l'industrie parisienne et pour les nations étrangères, qui doivent être bien convaincues aujourd'hui que Paris se relèvera de tous ses désastres, et qu'il lui

suffira d'un gouvernement stable et sérieux pour que la capitale de la France redevienne encore la première ville du monde.

On remarque donc dans les avenues du bois, quand le beau temps le permet, le dorsay de la baronne de Rothschild, si superbement attelé de ses chevaux mecklembourgeois; la calèche à rechamps bouton-d'or de la comtesse de Jaucourt; le coupé aile-de-corbeau de la princesse de Sagan; le milord classique de l'élégante comtesse de Moltke, dont la taille flexible et cambrée a toute la souplesse d'une liane de jasmin de Virginie.

Dans l'allée des cavaliers, c'est le duc de La Trémoille, galopant sur son double poney pommelé à côté du baron de Montbel et du vicomte Adrien de Mirepoix, qui va, dit-on, s'allier à une des plus nobles et des plus riches héritières de la *colonie italienne*.

Quant aux *grands salons parisiens*, ils n'ont jusqu'ici ouvert leurs portes qu'à moitié. Attendent-ils le retour du printemps pour les ouvrir tout à fait? C'est ce qui fait la mode depuis quelques années. La froidure semble épouvanter les jolies femmes, et elles se contentent des dîners et des concerts, où l'on arrive en robes à demi montantes; mais quand les lilas s'épanouissent, les toilettes printanières en font autant, et l'on se couronne de muguet faisant aigrette, d'aubépine poudrée, d'acacia, de crocus, de pâquerettes, de narcisses, de jonquilles, de tulipes, de liserons, de roses de mai, et de toutes les fleurettes que Flore fait éclore à la saison du renouveau.

Citons toutefois les réceptions aristocratiques de Mme la duchesse Pozzo di Borgho; de Mme de Béhague, qui est chez elle tous les soirs, et qui a toujours un monde distingué et choisi; de la comtesse de Janzé, qui a repris la série de ses réunions élégantes; et de Mme la comtesse du Hauvel, qui a rouvert ses salons dimanche dernier. Sa belle-fille, qui est réputée pour l'une des plus jolies et des plus élégantes femmes de Paris, donne aux salons de Mme la comtesse du Hauvel une attraction très grande.

Les beaux dîners de MM. de Rothschild et de M. Washburn, consul des Etats-Unis, sont aussi très réputés et très appréciés.

Comme bals, on a dansé chez le général Valentin, commandant la garde républicaine de Paris; chez M. le prince Czartoryski, à l'hôtel Lambert; chez Mme de la Redorte; chez Mme Brun, et dans quelques salons inconnus. Tel est, jusqu'ici, le bilan de l'hiver, ou plutôt du carnaval. Nous pourrions citer encore les salons de tel banquier, de tel magistrat ou de tel bourgeois; mais on se formalise souvent de nos indiscretions de chroniqueuse et on nous en tient rancune.

— Pourquoi avez-vous dit, Madame, que ma femme assistait à la soirée de Mme une telle, et quelle portait une toilette qui lui seyait à ravir? Je ne voulais pas qu'on sût qu'elle allait dans le monde. Je suis très formalisé de ce que vous vous occupiez d'elle.

— Mille pardons, Monsieur, mais votre femme est des plus distinguées et des plus charmantes, et nous préférons nous souvenir d'elle et la regarder, plutôt que d'arrêter nos yeux sur toute autre. Qui ne la vaut pas. C'est votre faute si nous parlons d'elle; pourquoi la montrez-vous? Sequestrez-la, en jaloux que vous êtes sans doute, et n'en parlons plus jamais.

Et vous, Madame, vous êtes préoccupée, nous dit-on, depuis que nous avons parlé de vos diamants et de vos émeraudes, qui sont si grosses qu'on pourrait supposer qu'elles sont fausses, si on ne savait pertinemment qu'elles sont vraies. De qui avez-vous peur? Les abonnées de la *Gazette Rose* n'ont jamais fait partie de la Commune ni des libres-prenuses. Elles ont aussi, pour la plupart, de beaux bijoux, des perles d'un grand prix, des diamants de la plus belle eau, et quand nous admirons le collier de perles et de diamants, et les émeraudes d'un vert sombre de Mme Paskoff, la femme du riche banquier du vice-roi d'Egypte, elle nous remercie par un gracieux sourire, et loin de nous en vouloir, elle trouve que nous savons apprécier ce qui mérite de l'être.

Concluons de tout ceci: c'est que les femmes qui se fâchent le plus en apparence sont celles qui sont le plus ravies qu'on s'occupe d'elles et qu'on parle d'elles.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous nous sommes convaincue de cette vérité. Avant la guerre, alors que Paris était dans toute l'animation des plaisirs, il nous arrivait de recevoir, aux bureaux de la *Gazette Rose*, de petites notes ainsi conçues:

« On a dansé, avant-hier mercredi, chez Mme la princesse ***. La maîtresse de la maison était des plus élégantes. Elle portait telle coiffure et telle robe. Toutes les invitées pâlissaient devant elle. Et pourtant il y avait la jolie marquise X., en toilette rose; la petite comtesse de C***, en toilette de tulle vert Adriatique, toute couverte de nénuphars, » etc., etc., etc.

Nous donnions tous ces renseignements avec plaisir et empressement, persuadée qu'ils avaient été envoyés à la *Gazette Rose* pour qu'ils fussent reproduits tout de suite, dans notre prochain numéro, et aussitôt la *Gazette Rose* parue, nous recevions une lettre de reproches de la princesse ***, qui nous enjoignait avec prière de ne jamais parler

d'elle et de ne pas même prononcer son nom. Nous comprenons qu'on se cache pour faire une bonne action, et nous respecterons toujours *l'incognito* qu'on veut garder; mais pour une toilette de soirée et une parure d'émeraudes, c'est tout différent. Nous sommes dans notre droit et nous en userons; mais nous tairons le nom de la jeune et élégante femme qui vient de transformer sa luxueuse villa du lac de Côme en un asile hospitalier pour toutes les femmes du monde tombées dans l'infortune. Cette charmante femme, dont la vie n'est qu'une série de bonnes œuvres, s'est associée avec une grande dame russe, la comtesse B..., qui possède en Italie une station thermale des plus efficaces et des plus connues. Cette station thermale sera la succursale de la villa du lac de Côme. Heureuses celles qui peuvent faire le bien sans aucune ostentation, pour le bonheur seul d'être bonnes!

Dans le monde artiste, les concerts se succèdent. La comédie de société est en faveur cet hiver. Il en est à peu près de même des concerts d'artistes comme des grands journaux quotidiens: quand on en a lu un on les a tous lus, lorsqu'ils sont toutefois conservateurs et dans la bonne voie. Mais qu'importe?... On ne se lasse pas d'entendre les vrais artistes, ni de les applaudir à leur juste valeur.

Le théâtre de l'avenue Urich acquiert une célébrité théâtrale; tous les jeudis il y a une représentation nouvelle. Quelle troupe!... et quelle active et intelligente direction!... Le jeudi 6 février, le programme était des plus attrayants, et combien nous avons regretté de ne pouvoir assister à cette intéressante soirée!

Le programme se composait du *Dernier Jour d'une muse*, qui a paru dans les *Matinées italiennes*, dirigées par M. le baron Stock.

D'un intermède d'expériences fantastiques exclusives, par M. le marquis A. de Chauvigné: « Souvent carte varie, bien fol est, » etc., etc. — Les générations spontanées. — Obliger une personne à dévoiler son secret. — Le facteur du pays des ombres.

Qu'en dira Brunnet?... l'illustre Brunnet de Robert-Houdin, le savant professeur des salons; un homme du monde qui s'y connaît et qui s'y entend s'est permis de lui faire concurrence.

La partie musicale était remplie par Mlle Arnaud (de l'Opéra), Mme Marie Cabel, Mme Ugalde, Mme de Villedeuil, M. Depassio, et M. Lepers, du Théâtre-Lyrique.

M. Malezieux a dit ses chansonnettes les plus comiques avec la même verve et le même talent.

On a entendu ensuite: la *Sensitive*, poésie de Mme Rattazzi, dite par l'auteur; et la *Vierge Romaine*, poésie de Mme Rattazzi, dite par Mlle Laurianne.

Le professeur Jules Lefort a rouvert ses cours de chant et de déclamation par une soirée musicale et littéraire. Il a un petit théâtre très bien agencé, et la salle peut contenir une centaine de personnes; c'est très suffisant. Les cours de Jules Lefort sont situés 29, boulevard des Batignolles, au coin de la rue Saint-Petersbourg. C'est loin sans être loin. Il n'y a plus de distance; Paris se déplace et remonte vers le boulevard Haussmann et le faubourg Saint-Honoré.

Les vendredis artistiques du docteur Mandl ont encore cet hiver leur retentissement accoutumé; ils alternent par quinzaine. Ils ont débuté le 24 janvier, et ils continueront les 7 et 21 février, les 7 et 21 mars, et le 18 avril. Les autres vendredis, M. le docteur Mandl et Mme Mandl reçoivent dans l'intimité.

Mme la comtesse de Moustier reçoit également tous les vendredis soir, et a inauguré son premier vendredi par un concert. Le mardi 4 février, il y avait eu un dîner très élégant dans cet hôtel hospitalier, auquel assistaient: le duc et la duchesse d'Avary, le comte et la comtesse de Laubespain, le comte de Mirepoix, le comte Guy de Rohan-Chabot.

Une très brillante soirée a eu lieu, dimanche dernier, chez Mme Reille, femme du général de ce nom. L'armée et le monde diplomatique étaient au grand complet dans les salons de l'hôtel du boulevard de La Tour-Maubourg.

Non loin de là, boulevard des Invalides, Mme la comtesse de Chambrun donnera pour la fin de février une grande soirée musicale. Faure et l'Albani s'y feront entendre.

Ce qui manque à Paris, pour qu'il redevienne le Paris d'il y a quelques années, c'est la colonie étrangère, qui s'y était acclimatée et qui a transporté ses pénates, soit à Nice, à Monaco, à Alger, au Caire ou à Pau. Les étrangers aiment les fêtes officielles, la représentation, le mouvement, la foule. Nice et Monaco ont été les Eldorados d'hiver privilégiés entre tous. On ne compte pas moins de 21,000 étrangers arrivés à Monaco pendant le mois de janvier: jugez de l'animation de ce petit paradis maritime. Et puis Monaco a son tir aux pigeons, qui attire l'élite de l'aristocratie française et étrangère. Pauvres pigeons!... Après les services rendus pendant le siège, ils auraient dû devenir pour la France tout entière des oiseaux privilégiés et sacrés. Comme on les aimait et comme on les respectait, alors qu'ils apportaient sous

leurs ailes délicates des nouvelles des exilés et des assiégés! Qui eût osé toucher un pigeon à cette époque eût été puni de mort. Mais trois ans sont déjà écoulés, et trois ans sont un siècle!.. Les Parisiens sont aussi ingrats et aussi oublieux que les Athéniens, si ce n'est plus. Maintenant on tue les pigeons. Ceux qu'on attendait avec tant d'impatience et qu'on considérait comme les messagers de la Providence, servent de point de mire aux jeux de l'adresse et du coup d'œil. Les oies qui sauvèrent le Capitole furent considérées comme des oiseaux sacrés et inviolables. Les pigeons qui nous ont apporté, dans les temps de désespoir, de deuil, de misère et de disette, des nouvelles de nos enfants, de nos familles et de tous ceux que nous aimions, auraient dû être respectés de même. On va sourire, peut-être, et crier à la sensiblerie. — Qu'est-ce qu'un pigeon?... dira-t-on. Que les mauvais jours reviennent, et ceux qui les visent aujourd'hui seront encore trop heureux d'en faire l'oiseau voyageur de l'espérance.

Les courses de Nice ont été aussi un puissant attrait pour attirer tous les membres du Sport et du Jockey; Nice était si loin autrefois qu'on n'osait y songer. — S'est-il rapproché? nous dirait-on... — Vraiment oui, en raison des moyens de locomotion, qui sont plus faciles, plus directs et plus actifs. Il n'y a pas que nous qui pensons ainsi, et voici ce que dit le *Sport* à cette occasion :

« La saison des courses de 1873 est à la veille de renaître, et c'est l'hippodrome de Nice qui aura l'honneur de la réouverture du turf la semaine prochaine. Le déplacement de Nice est généralement très suivi, nonobstant son éloignement, sa durée et les frais assez considérables qu'il entraîne. Il est surtout goûté des sportmen anglais, qui adorent le ciel bleu de l'Italie, lequel forme un contraste si frappant avec celui de leur brumeux pays. On se rend à Nice en vingt-six heures environ; l'année dernière, l'accident du pont d'Antibes avait singulièrement allongé le trajet, qui, depuis, a repris ses proportions habituelles. La vie, dans ce beau pays où la chaleur est un oiseau bien plus rare que ne le promettent les guides, diffère essentiellement de ce qu'on pourrait imaginer, étant donné le voisinage d'un casino, autour duquel on a essayé de grouper toutes sortes de séductions.

« Monaco ne peut pas, en réalité, faire complètement oublier Bade: son site s'y oppose; mais il est pour les touristes ce qu'est une brune piquante pour un amoureux guéri de sa passion pour une blonde langoureuse; un attrait d'autre genre, plein d'âpres voluptés. Bade avait ses sombres forêts, ses montagnes tapissées d'une verdure

épaisse et sauvage; Monaco a ses montagnes peuplées d'oliviers. Bade avait ses rivières transparentes, roulant sur des lits d'amantés; Monaco a le flot bleu de la Méditerranée. Bade avait ses chasses; Monaco a ses tirs aux pigeons. Bade avait son grand-duc; Monaco a son prince. Bade avait ses courses d'Ifzeim; Monaco a ses courses de Nice. Bade avait M. Dupressoir; Monaco a M. Blanc.

« La vie entre Nice et Monaco, pendant la semaine des courses, peut se décrire ainsi pour les hommes de sport. Le matin, on se rend en victoria jusqu'à l'hippodrome du Var, où galopent les chevaux; le parcours est d'autant plus agréable qu'il s'accomplit en côtoyant la mer sur toute l'étendue de la promenade des Anglais. Vers dix heures, on rentre et l'on s'arrête à l'hôtel Chauvain, au secrétariat des courses, pour examiner les poids des handicaps, tout frais éclos du cerveau du *clark of the course*. »

Nous ajouterons ceci: puisque Monaco a des jeux installés comme à Bade et le trente-et-quarante, pourquoi Nizzia la Belle n'aurait-elle pas aussi son temple de la Fortune, dont le grand prêtre organisateur serait M. Dupressoir. Quelle lutte et quelle rivalité entre M. Blanc et M. Dupressoir!.. Mais aussi quelle richesse et quelle fécondité!..

Avec de semblables éléments de plaisir et un printemps toujours éternel, il n'est pas étonnant que Nice et Monaco soient très animées. Les fêtes se succèdent. Il y a bals sur bals, concerts sur concerts, bouquets sur bouquets. Les jardins et les serres de Mme Duluc sont dévastés. La violette de Parme est actuellement dans tout son épanouissement odorant. On en réclame de tous côtés. Le mois de février est à Nice ce qu'était le mois de septembre à Bade. Nice a non-seulement des fleurs, du soleil, des bois d'oranger, de tamarins et de lauriers roses, des fruits délicieux, mais encore des bijoux et des objets d'art typiques. Les Niçois excellent dans les bois mosaïques et reproduisent de véritables chefs-d'œuvre en tabletterie.

Nous avons sous les yeux trois objets charmants: un porte-cartes, un porte-allumettes et un porte-plumes, avec une bergerade du temps de Florian. C'est une véritable peinture, tant le travail est délicat et fini. On doit faire de ravissantes choses à Nice et de très beaux meubles vraiment.

Pendant qu'un soleil printanier éclaire les Courses de Nice, que les violettes blondes et odorantes parfument les promenades, et que les roses thè s'épanouissent avec prodigalité dans les jardins de Mme Duluc, successeur du jardinier Alphonse Karr, la neige voltige à flocons tout au-

four de nous. C'est l'hiver qui nous arrive, après nous avoir fait croire qu'il ne viendrait pas. On rêvait déjà de printemps, en voyant des feuilles aux arbres, et la neige décrit des dessins fantastiques sur leur mille et mille branchages.

Cette froidure inattendue, très précieuse et très utile pour la terre et pour les récoltes de l'année, est très dure et très pénible pour le pauvre et pour l'ouvrier sans travail. Il faut donc se préoccuper de ceux qui manquent du nécessaire et s'imposer des privations sérieuses sur le bien-être de chaque jour. Donner le superflu, c'est très bien, il y en a tant qui le gaspillent ; mais nous apprécions bien davantage la charité qui s'impose un sacrifice. Il y a mille et mille moyens de venir en aide à la classe laborieuse et honnête. Les bons riches ne sont pas aussi rares qu'on le suppose. La plupart sèment autour d'eux, sans s'inquiéter s'ils récoltent l'ingratitude.

Que de femmes du monde, belles et élégantes, dont nous tenons le nom au bout de notre plume, vont elles-mêmes dans les familles nécessitées distribuer des secours et des consolations. Ce sont de bons anges envoyés par la Providence dans ces greniers froids et misérables. Peu à peu le bonheur y revient. L'ouvrier malade est guéri et soigné. Il reprend son travail. La pauvre mère a des vêtements pour elle et pour ses enfants. Le bon ange lui donne aussi de l'occupation, du linge à coudre. Elle peut se décharger de ses enfants dans les Crèches instituées pour les petits enfants des ouvrières laborieuses. Les Crèches ouvrent leurs portes maternelles à tous et à toutes. L'esprit de parti n'est pour rien dans cette œuvre de pure charité. La charité n'appartient exclusivement à aucun parti, à aucune classe, à aucune secte. Nous ne l'avons pas faite, elle nous a été donnée par Dieu. La charité plane sur tous les hommes, les éclaire et les protège tous, comme la loi, quelquefois mieux que la loi. C'est la grande charte de l'humanité.

La Crèche, loin de nuire aux autres œuvres de charité, jette sur toutes une douce lueur qui fait briller d'un éclat plus vif leur utilité. Il en est de la charité comme de la terre, plus on la cultive, plus elle devient féconde et plus on l'aime.

Demandez à M. Marbeau, le président honoraire de toutes les Crèches, s'il se contente des Crèches qu'il a édifiées et installées. Il n'y en a pas assez pour tous les pauvres petits qui ont froid et qui agonisent de privations et de misères dans les greniers. L'enfant, comme l'oiseau, a besoin d'un doux nid capitonné et bien chaud, de soins, de bien être, de tendresse. La Crèche lui donne tout cela. Les bonnes sœurs lui servent de mère. Elles s'y entendent comme de saintes filles qu'elles

sont. Elles n'ont pas qu'un seul ou deux enfants. Tous les chers petits sont au même titre dans leur cœur et dans leur tendresse dévouée. Elles s'incarnent dans leur rôle de mère avec la sollicitude et l'abnégation dont les femmes seules sont capables.

Et quand l'enfant quitte la Crèche où il a puisé des principes de religion, de devoir, de soumission, de bonté, de morale, où il a été élevé dans le respect de Dieu, de la société et de la famille, une autre institution, non moins belle, non moins charitable et non moins philanthropique et humanitaire l'attend ; c'est la *Caisse des Ecoles*, dont la fondation remonte à l'année 1849. Le double but de cette œuvre éminemment nationale est l'assistance et l'émulation.

Chaque année la Caisse des Ecoles donne à tous les enfants nécessiteux qui suivent les écoles communales de chaque arrondissement des souliers, des vêtements, et pendant les mois rigoureux de l'hiver, elle leur distribue des aliments à leur arrivée en classe.

Les ménages pauvres et les familles nombreuses reçoivent des secours en argent pour leur venir en aide et les engager à envoyer leurs enfants régulièrement aux classes. La Caisse des Ecoles prend à sa charge des orphelins sans appui. Enfin, en cas de maladie, les soins médicaux et les médicaments leur sont donnés gratuitement.

Après avoir énuméré les bienfaits de cette assistance paternelle, parlons de l'émulation qu'elle s'efforce à donner aux jeunes élèves des Ecoles communales.

En dehors des récompenses que la ville de Paris accorde avec une bienveillante générosité, la Caisse des Ecoles a décerné cette année aux deux mille deux cents enfants fréquentant les dix écoles communales et les classes d'adultes et de dessin du deuxième arrondissement :

12 livrets de Caisse d'épargne de 100 fr.

12 livrets de Caisse d'épargne de 50 fr.

53 livres de Caisse d'épargne de 25 fr.

7 médailles d'argent.

6 médailles de bronze.

Non-seulement ces récompenses sont un encouragement moral et profitable, mais elles contribuent bien certainement à élever le niveau des études, et les succès des enfants du deuxième arrondissement, soit dans les examens pour les obtentions de bourses aux écoles Colbert et Turgot, au collège Chaptal ou à l'Ecole supérieure de la rue Poullotier, ainsi que les certificats d'études, ne sont que la conséquence des encouragements, des récompenses et du bienveillant protectorat de la Caisse des Ecoles.

Ajoutons que M. Carcenac, maire du deuxième arrondissement, propagé et fait fonctionner en homme intelligent et en homme de bien qu'il est, la Caisse des Ecoles. Il quête de tous côtés. Il reçoit toutes les offrandes en argent et en vêtements. Il sollicite des adhérents et des souscripteurs; bien qu'il en compte déjà un certain nombre.

Mais songez qu'il faut trouver au moins 20,000 francs chaque année pour les besoins ordinaires de la Caisse des Ecoles du deuxième arrondissement. Il faut donc que le bon Dieu et la charité y pourvoient.

Tous les ans, une messe est célébrée à Saint-Eustache, en faveur de la Caisse des Ecoles. Elle aura lieu cette année le mercredi 26 mars, et sera présidée par Monseigneur Guibert, archevêque de Paris. L'orchestre de M. Padeloup exécutera une messe de Beethoven. Les billets d'entrée dans l'église Saint-Eustache ne se vendent pas, mais ils seront donnés de préférence aux souscripteurs de la Caisse des Ecoles. Faites-vous inscrire à la Mairie du deuxième arrondissement, rue de la Banque, et envoyez votre offrande à M. Carcenac, qui placera tout aussitôt votre nom parmi la liste des membres fondateurs de l'œuvre.

Nous avons parcouru cette liste qui se compose en grande partie de négociants.

Nous y avons trouvé avec plaisir, et cela ne nous a nullement étonnée, les noms de M. de Villemessant, directeur du *Figaro*; de M. Richard Wallace, le bienfaiteur de l'ouvrier; de M. le baron Nathaniel de Rothschild, de M. Taschereau, directeur de la Bibliothèque nationale; de M. Léon Renault, préfet de police; de M. le baron James de Rothschild, de M. Lemoine Montigny, directeur du Gymnase; de M. Reinhart, le confiseur de la rue de la Paix; de Mme veuve Erard (facteur de pianos); de M. le comte d'Argout, de M. Graffeuil, négociant, adjoint au maire du deuxième arrondissement, etc., etc.

Les radicaux qui déblatèrent sans cesse contre les riches et qui égarent la classe ouvrière en lui montrant celui qui possède comme l'ennemi de celui qui n'a pas, ne peuvent pas mettre en parallèle des institutions aussi belles, aussi désintéressées et aussi nationales, dans l'intérêt de l'ouvrier lui-même et de l'avenir de la France. Ne cessons pas de donner et de nous occuper de la masse laborieuse qu'on tente d'égarer. L'honnête homme n'a qu'une ligne de conduite: le travail et le devoir. Montrons aux autres nations que si la France a succombé, elle n'a pas démerité de l'opinion européenne, et qu'elle reste toujours la France, le sol fertile de la charité et des grandes institutions.

Il ne tient qu'à nous, mesdames, de propager cette opinion que la France est toujours à la tête de tout ce qui est beau, intelligent et artistique, et qu'elle l'emporte non-seulement pour les modes et les choses de goût, mais encore pour tous les travaux à l'aiguille et pour les ouvrages de fées. C'est d'organiser des loteries en faveur des pauvres, composées de tous les travaux charmants que nous exécutons dans nos heures de loisir, et que nous faisons éclore comme de charmantes fleurs artistiques qu'elles sont. Il y a tant et tant de misères à soulager. La femme du monde travaille beaucoup, bien qu'on en prétende. Elle a ses heures et elle les emploie avec une activité et une dextérité remarquables. Elle aime les plaisirs, les hommages, les bouquets, les bals et les fêtes, soit..... Mais elle aime bien plus encore les pauvres et les aumônes qu'elle répand autour d'elle.

L'autre jeudi, une charmante jeune femme de vingt ans, qui compte à peine trois mois de mariage, disait à une de ses amies qui lui rendait visite :

— Venez, je vous prie avec moi, dans mon cabinet de toilette, je n'ai pas de temps à perdre, j'ai deux layettes à faire tout d'un coup. Vous voyez qu'on va vite en mariage, ajouta-t-elle en souriant.

— Deux layettes, reprit la visiteuse, mais je n'en reviens pas.

— On m'a signalé dans le voisinage deux pauvres femmes d'ouvriers, dont les maris sont à l'hospice, ce sont d'honnêtes gens; la misère les a atteints et éprouvés. Ils ne disaient rien et ne demandaient rien. On les a découvertes et j'en suis bien heureuse. Je suis allée voir et jugez par moi-même. C'est navrant. J'ai avisé au plus vite, et je me suis mise, avec mes deux femmes de chambre, à faire de la layette. C'est très amusant, je vous en réponds. Il me semble que je joue encore à la poupée, et puis cela m'apprend et m'exerce quand le bon Dieu m'enverra un blond Chérubin. Je ne comprends pas les jeunes femmes qui se prient du bonheur de faire elles-mêmes leur layette. C'est un devoir d'amour maternel.

Concluons en disant comme l'excellent M. Marbeau :

« Sans la charité, sans cette vertu sublime dont Notre Seigneur Jésus-Christ est la personnification, que serions-nous?.. »

» La charité ne consiste pas seulement à secourir les pauvres, mais à ne vouloir, à ne faire à ses semblables que du bien, à en faire le plus possible. Elle est bonne, attentive, indulgente; elle arrive à se faire aimer. Elle préside à toutes les actions de l'honnête homme et lui procure

deux choses essentielles au bonheur : le contentement de soi-même et l'estime publique. »

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

Nous pensions vous parler aujourd'hui de modes quasi-printanières et des chapeaux qui vont détrôner les *Rabagas* et les chapeaux à la *Hulurberlu*, mais voici l'hiver et la neige. Les pelisses de fourrure qu'on avait organisées aux débuts de la saison et qu'il avait été impossible d'exhiber en raison de la température, se montrent au bois et à la promenade. Les patineurs attendent avec impatience que la glace leur permette de se livrer à leurs exercices favoris. Les patineuses organisent des costumes des plus fantaisistes en renard bleu, en martre du Canada, en renard noir, en vison, en skuns. La glace fondra peut-être d'ici là. Les toilettes de bal et de soirée sont donc à l'ordre du jour. On revient aux splendides étoffes de brocard broché, non-seulement de la cour de Louis XIV, mais encore du temps de Henri II. On recherche, dans le vrai grand monde, les étoffes les plus riches et les plus luxueuses, et les costumes les plus nouveaux, les plus à la mode, les plus aristocratiques pour toilettes du soir datent de Henri II. Si les tableaux anciens et modernes se vendent des prix fabuleux à l'Hôtel Drouot, les dentelles les plus rares, les bijoux les plus anciens et les plus authentiques sont appréciés et recherchés. On avait parlé de réformes dans les toilettes, on avait accusé l'Empire du luxe effréné des femmes ; l'Empire est tombé et le luxe est plus somptueux que jamais. On ne veut plus d'étoffes légères. C'est du brocard, du lampas, du triple satin, de la moire antique, du velours, de la brocatelle et du Paris-Louvre qu'on emploie. Le Paris-Louvre rentre dans la catégorie des belles étoffes destinées à reproduire les costumes Henri II. Et cette étoffe est d'un bon marché réel relativement aux brocards et aux lampas, car il comprend quatre séries, de nuances claires et foncées, en qualité extra-forte et très souple : première série, le mètre, 12 fr. 75 ; deuxième série, 14 fr. 75 ; troisième série, 17 fr. 50 ; quatrième série, 18 fr. 50. Quant aux nuances, faut-il vous les rappeler ? Pourquoi pas ?... C'est du coloris. Et vous verrez miroiter devant vos yeux toutes les couleurs à la mode.

Les Magasins du Louvre ont classifié le Paris-Louvre en trois catégories de nuances distinctes, les voici :

<i>Nuances de ville :</i>	Bleu marin
Marron	Bleu anglais
Havane	Corinthe
Amande	Améthiste
Vigogne	Bordeaux
Chamois	Paris brûlé
Gris mode	Claret
Gris Lin	Sultan
Gris Sarde	Caret
Gris d'argent	Jaspe
Gris feutre	<i>Nuances de soirée :</i>
Gris moscovite	Gris perle
Gris anglais	Bleu azur
Bleu de France	Bleu ciel
Bleu mexico	Rose de Chine
Vert Isly	Rose thé
Pervinche	Mauve
Réséda	Lilas
Myrte	Fleur de pêche
Saule	Vert Léman
<i>Nuances drap :</i>	Vert Nii
Aventurine	Vert Suez
Olive	Cristal
Bronze	Crème
Gobelin	Ondine
Scarabée	Paille
Lézard	Blé
Océan	Chair
Colibri	Cerise
Paon	Ponceau
Canard	Blanc

Les velours de soie noirs et rayés, genre Pékin, ainsi que la Sicilienne lampas et la Sicilienne unie des Magasins du Louvre constituent aussi de très beaux costumes Henri II. Nous décrirons tout à l'heure plusieurs costumes Henri II, dus à l'inspiration fantaisiste et artistique de *Mlle Marie Bataillon*. Préoccupons-nous d'abord des étoffes avec lesquelles on peut les reproduire. Par exemple avec de la Sicilienne lampas, coûtant 10 fr. 75 et 13 fr. 75 le mètre, ou de la Sicilienne unie valant 8 fr. 75, 9 fr. 75 et 11 fr. 75 le mètre, et du velours de soie variant de 11 fr. 75 à 23 fr. le mètre.

Faites donc votre choix et organisez votre costume.

**

Demandez aussi au Louvre votre pelisse et votre rotonde de fourrure, si, comme la cigale de la fable, vous vous êtes laissée surprendre par l'hive. Les salons de confections des Magasins du Louvre sont agencés sur une très grande échelle. Il y a des centaines de modèles, c'est inappréciable. Parmi la série des manteaux de fourrures, citons les modèles suivants :

Un vêtement en très beau poulx de soie, doublé de fourrure	92 fr.
Un vêtement en très beau poulx de soie, qualité extra	115 fr.
Un vêtement en magnifique poulx de soi, doublé de fourrure et de forme nouvelle	125 fr.
Un vêtement en poulx de soie, qualité supérieure, doublé et bordé de fourrure	150 fr.

Une rotonde en poulx de soie, de C. J. Bonnet, doublé de très belle fourrure, vêtement essentiellement confortable et très élégant, avec ou sans capuchon, à partir de 190, 250, 260 et 290 fr.

En outre de leurs vêtements de fourrure et de leurs étoffes de soie et de velours, les Magasins du Louvre ont émis, à la date du 3 février, des séries de toiles blanches ou écruées, de linge damassé, de linge confectionné, de mouchoirs, de trousseaux et layettes, de rideaux brodés et en guipure, de calicots et de cretonnes, de dentelles et lingerie, de bonneterie et de cretonnes pour ameublement, dont ils ont composé une *exposition spéciale de blanc*.

Il y a des occasions uniques dont il faut profiter bien vite.

En fait de robes de bal en tarlatane, citons les articles suivants :

Tarlatane blanche, application de couleur, dessins variés, la robe par 10 mètres	7 fr. 75
Tarlatane blanche, de plusieurs nuances, avec dessins variés, la robe par 10 mètres	12 fr. 50
Tarlatane blanche ou de couleur, avec application de cristal, la robe par 10 mètres	15 fr. 50
Tarlatane blanche, jolis dessins et application de diamant, la robe par 7 m. 50	18 fr. 50
Tarlatane blanche, application or et argent, la robe par 10 mètres	20 fr. 50

Désignons aussi des robes de tulle très à effet et très avantageuses, telles que : tulle lamé or et argent, la robe par 7 mètres, 28 fr.; tulle broderie de soie de couleur, la robe par 7 mètres, à 28 et 35 fr., et tulle broderie de soie de couleur, dessins riches, la robe par 7 mètres, à 48 et 60 fr.

Les charmantes femmes qui savent chiffonner le tulle, la gaze et les rubans, et qui ont des doigts de fées organisent avec ces tissus bon marché des toilettes très fraîches, très printanières et très élégantes.

Revenons aux costumes Henri II, car ce sont des costumes que Mlle Marie Bataillon copie sur

des costumes du temps et qu'elle modifie, autant que faire se peut, au goût du jour. Nous pouvons en décrire plusieurs que nous avons inscrits sur nos tablettes roses dans son petit entresol de la rue Thérèse, n° 5.

Un costume avec première jupe en moire bleu ciel et robe Diane de Poitiers à longue traîne, genre princesse, en velours rubis doublé de moire bleue comme la première jupe. Le corsage de cette robe en velours rubis, encadré d'une fraise de velours grenat et de moire bleue, avec collette de point d'Alençon, se dégage sur un gilet de moire bleue décolleté carrément avec poches carrées. La fraise Diane de Poitiers s'arrête court de chaque côté. On gonfle la traîne de velours, par derrière, avec des écharpes de moire bleue, ou on la laisse flotter fuyant par derrière en traîne de cour. Cela dépend du goût et de la tournure de la personne qui la porte.

Une autre toilette de même style est en lam-pas broché, feuille de rose et velours noir, et point d'Angleterre. La traîne de velours est soutenue par des cordelières de passementerie rose, avec glands roses très volumineux.

Un troisième costume est en satin maïs et velours marron foncé orné de vieille guipure de l'époque.

Un quatrième est en satin blanc, velours bleu turquoise, blonde, blanche et perles blanches.

Un quatrième est en satin blanc, velours vert émeraude et vieux points d'Argentan du temps de Louis XIV.

Représentez-vous ces différents costumes dans toute leur somptueuse aristocratie. Ce ne sont pas les costumes de tout le monde, tant s'en faut. Il faut avoir la taille, la tournure et la physionomie qu'ils comportent. S'il y avait des bals costumés, bien des belles dames pourraient y figurer avec ces costumes quasi historiques.

Fassons aux toilettes de bal. On commence à danser.

Peut-être dansera-t-on beaucoup; cela dépend. Il y a deux sortes de toilettes de bal : la toilette légère et la toilette riche, toute en dentelle. La toilette légère est en gaze, en tarlatane, en tulle, en crêpeline; c'est une mousse vaporeuse, une neige de flocons diaphanes. La toilette de dentelle, quelque riche qu'elle soit, comporte avec elle son cachet d'économie élégante. Que faire des trois volants traditionnels de la corbeille de mariage, sinon les laisser dans l'oubli ou les employer sur une robe de faille, de taffetas glacé ou de satin.

Mlle Marie Bataillon fait de ravissantes tuniques de toilettes de bal, soit en dentelle blanche, en dentelle de Chantilly ou en guipure. Ces tuniques

ne ressemblent en rien aux tuniques que vous pouvez supposer; elles sont en écharpes, en étoles, en quilles, en abbés galants, en manteau Louis XIII, en tunique Pompadour, que sais-je?... Ecrivez-lui ou allez la consulter. Elle en sait plus long que moi, car la fantaisie s'épanouit dans son imagination au fur et à mesure qu'elle invente un costume.

Elle vient de faire plusieurs toilettes de satin noir et tulle noir qui sont parties pour l'Italie et qui avaient un grand type de distinction. L'une était en satin noir, avec jupe plissée dans toute sa hauteur, faisant jupon devant et s'étalant derrière en traine d'éventails de satin noir plissés, retenus à leur sommet par des bouquets de lilas lilas sans feuillage, attachés avec un nœud de satin noir à pans flottants.

Cette traine d'éventails de satin noir, déployés en tuyaux avec bouquet de branches de lilas, est d'une élégance suprême. Sur cette jupe de satin noir une tunique de bouillonnés de tulle noir et de volants de Chantilly fait traine derrière, tombant à la hauteur des éventails de satin noir et tablier devant relevé de chaque côté avec des gros bouquets de lilas lilas et des nœuds de satin noir. Le corsage décolleté, carré, avait un plissé de satin noir décrivant l'éventail devant, encadré de dentelle de Chantilly tournant autour des épaules. Sur l'épaule gauche bouquet de lilas et nœud de satin noir.

Une autre toilette de satin noir avec volants tuyaux d'orgue, liserés de satin violet et doublés de satin violet étalant la jupe en traine, était recouverte d'une jupe de tulle noir brodée de bouquets de violettes parsemés de distance en distance, se terminant par une guipure de médaillons de Chantilly brodée également de bouquets de violettes. Le corsage décolleté était encadré de guipure noire brodée de violettes. Sur le côté du corsage bouquet de violettes; les violettes étaient foncées comme les violettes des bois, mais on peut les remplacer par des violettes de Parme.

Ai-je besoin de vous dire que chaque costume doit être en rapport avec une coiffure *ad hoc*. Le costume Henri II exige une coiffure Henri II, très élevée, avec le peigne espagnol en écaille blonde s'étalant en feuilles gaufrées à travers lesquelles la lumière filtre comme un soleil d'or. Ce peigne espagnol opère une véritable révolution féminine. On le critique et on l'accepte tout à la fois. On le trouve trop grand, et s'il était plus petit on n'en voudrait certes pas, car il ne serait pas à la hauteur des coiffures actuelles.

On craint ensuite que le peigne espagnol ne fasse qu'apparaître et disparaître. Qu'on se ras-

sure. La mode entre dans une phase nouvelle de toilette et de coiffures. Les chignons sont tombées. Les tournures pousés et les fouillis de jupe retroussée vont disparaître peu à peu ou tout d'un coup, au printemps. Nous n'en sommes qu'aux débuts des modes et des coiffures qui vont faire loi et autorité. Le peigne espagnol, loin de paraître extraordinaire, ne sera que la conséquence des coiffures qui auront cours. Les cheveux s'étagent déjà en édifice et en échafaudage; ils ne s'arrêtent pas en route, croyez-le bien, et ils prendront, si on les laisse faire, des proportions gigantesques. La mode procède tant soit peu, comme la politique, par les extrêmes. Le peigne espagnol ne fera donc que grandir, croyez-le bien. On revient aussi aux petits peignes de côté en écaille qui relèvent les cheveux en racine droite. Mais le peigne espagnol n'est acceptable et possible qu'en écaille blonde ou jaspée. S'il se produisait en clinquant de pierreries, en argenté, en doré, il ressemblerait aux coiffures des princesses de la féerie des *Pommes d'or* et de la *Poule aux œufs d'or*.

La fantaisie réclame avant tout une simplicité luxueuse et élégante tout à la fois. A propos de ce peigne espagnol, l'une de nos abonnées, aussi spirituelle que grande dame, nous demande pourquoi la mode *ajoute au peigne espagnol* la qualification *dit Girafe*. Je comprends le peigne espagnol; il est typique; il a sa raison d'être. Nous le connaissons comme peigne national des Madrilènes et des Andalouses. Libre à nous de l'accepter si nous voulons être des Espagnoles du théâtre de l'Opéra et des fêtes parisiennes. Mais pourquoi l'appeler *Girafe*?... C'est lui impliquer tout de suite un ridicule. La girafe est disgracieuse et le peigne espagnol ne l'est pas.

Comme nous ne faisons pas la pluie et le beau temps en matière de modes, et que nous ne sommes que l'écho ou plutôt le miroir de ce que nous voyons, nous présenterons votre observation à qui de droit, soyez-en sûre, madame.

Ainsi donc, c'est chose convenue: la coiffure et la chaussure sont en rapport direct avec le costume. La *maison Jouvenot* dispose ses souliers de soirée d'après les costumes, et elle fait des nœuds selon les différentes époques qu'ils représentent. C'est le nœud qui donne le cachet typique au soulier. Il y a le nœud *collerette* faisant fraise de ruban et de velours pour les costumes Henri II. Le nœud *béarnais* faisant cocarde pour les costumes du temps de la belle Gabrielle et pour les toilettes fantaisistes du soir. Ce nœud béarnais est charmant; il amincit le pied et il le cambre en exhaussant le coude-pied. Figurez-vous trois cocardes coquillées l'une sur l'autre, aux couleurs qui vous

plairont. Rappelons en même temps le nœud écharpe, le nœud aigrette, le nœud coquille, le nœud cravate, le nœud Pompadour, le nœud Gobelin. Ce n'est pas de trop pour tous les petits pieds que la maison Jouvenot chausse et qui sont capricieux comme des pieds féminins qu'ils sont.

Les mules et les pantoufles s'entendent aussi avec les robes de chambre et avec les costumes de chez soi. L'unité fait l'harmonie en matière d'élégance comme elle fait la force en matière politique. Nous vous dirons le mois prochain les chaussures printanières. Les bottines de promenade, en drap et en chevreau mat, restent les mêmes, avec semelles de chasse. Pour toilette plus habillée, la maison Jouvenot conseille la bottine de satin noir piqué, avec claqué de chevreau mat tout autour. Nos lectrices, qui habitent en province ou à l'étranger et qui voudraient entrer en rapport direct avec la maison Jouvenot, pour différents genres de chaussures, n'ont qu'à lui écrire *directement*, 165, rue St-Honoré, et à lui envoyer un modèle de chaussures en lui indiquant les défauts.

La forme correcte, élégante et hygiénique de la maison Jouvenot, transforme complètement le pied et la chaussure.

On nous a écrit de Nice à ce sujet en nous priant de répondre dans notre courrier du 15 février. C'est fait.

Nous avons appris en même temps que la *Glanouse de la rue de la Chaussée-d'Antin, 7, à Paris*, que vous connaissez pour la plupart comme une amie, puisque c'est elle qui vous offre, avec le concours de la *Gazette Rose*, la Ceinture russe en cuir de Russie ou en maroquin noir pour étrennes, obtenait de grands succès d'élégance avec toutes ses actualités parisiennes qu'elle a transportées à Nice. Son fichu Camargo, avec entre-deux de guipure de Bruges ou de Malines, se détachant sur un carré de crêpe de Chine en toutes nuances avec volant de dentelle posé à plat tout autour, fait fureur.

Les jolies femmes en font une fanchonnette tout à fait Louis XV. Quand le fichu Camargo est rose, elles le retroussent de côté avec une rose de Bengale de Mme Duluc. Quand il est bleu, avec une rosé thé. Quand il est mauve, avec une touffe de violettes de Parme.

Les écharpes Bayadères en crêpe de Chine frangés, les écharpes Pompadour brodées en relief de fleurs de toutes couleurs, les écharpes nuancées aux couleurs nationales de l'Italie, sont également appréciées par la colonie étrangère nicoise.

A Paris, la *Glanouse* nous offre des écharpes de

faille noire, brodées de noir en relief et rehaussées de perles de jais. Ce sont des écharpes de deuil sans en être.

Les bijoux de jais et les passementeries de jais sont très en vogue pour le moment sur les toilettes de faille noire. Il se fait aussi beaucoup de dentelles noires brodées de jais, et beaucoup de dentelles blanches brodées de perles blanches.

Rappelons que les gants de Suède, beurre frais, à quatre, cinq et six boutons, sont le « nec plus ultra » de l'élégance et des jolis bras, et que tous les fraises, collerettes, ruchés, à la Henri II, à la Henri III et à la Henri IV, se trouvent à la *Glanouse*, ainsi que tous les nœuds typiques complétant chaque costume.

Jusqu'ici les cache-nez n'avaient servi qu'à MM. les députés (aller et retour de Versailles), mais la froidure de l'hiver, sur lequel on ne comptait plus, a remis en évidence tous les cache-nez souples et confortables de l'*Union des Indes*.

Saviez-vous que le foulard tient aussi chaud que la laine et qu'il est moins dangeureux quand on le quitte? C'est pourquoi le cache-nez en foulard indien est plus généralement adopté que le cache-nez en laine. Il en est de même des chemises et des pantalons en foulard hygiénique qui ont remplacé les chemises et les pantalons de flanelle, et qui sont préconisés par l'Académie de Médecine.

Le foulard est donc de toutes les saisons, et s'il triomphe dans les radieux jours de l'été, il trouve aussi son emploi confortable contre les rigueurs de l'hiver.

Les crêpes de Chine brodés et rayés se garnissent de belles franges à glands, et les crêpes de Chine unis, en nuance tendre et nouvelle, sont ornés de riches dentelles.

L'*Union des Indes* a commandé pour le printemps plusieurs nouveautés exclusives dont elle attend l'arrivage pour la saison printanière. Elle a ajouté à son comptoir de foulards la spécialité des costumes et des tuniques en pur cachemire de l'Inde noir, chamarré de broderies au plumetis et au passé. Ces vêtements de cachemire pur de l'Inde débiteront pour les toilettes printanières, avec des jupons de foulard pékin et de foulard gros grain. Le foulard suit l'impulsion industrielle; il reste foulard tout en ayant la souplesse et la force de la faille.

Il ne nous a pas été possible de répondre, dans notre courrier du 1^{er} février, à une dame de province qui nous demandait si les pois seraient encore de mode au printemps. Plus que jamais. Ils ont débuté l'année dernière, et ils seront dans leur apogée cet été. On peut donc se faire inscrire à l'*Union des Indes*, 1, rue Auber, en face le nouvel

Opéra, pour recevoir les premiers échantillons de la collection printanière que cette maison va organiser.

Bien que la mode se transforme et suive une phase nouvelle, la *Ceinture régente* reste invariable, parce qu'elle est l'expression de la nature même.

Qu'importe que les corsages soient ouverts en cœur ou carrément, qu'ils s'allongent en basques ou s'arrondissent en ceinture ronde, la *Ceinture régente* n'en cambre pas moins la taille, et l'amincit et l'assouplit sans comprimer les mouvements respiratoires. Elle se contente de servir de point d'appui à la poitrine et lui laisse toute son élasticité radieuse.

Avec les corsages Henri II la *Ceinture régente* va faire merveille, car la poitrine se trouve à moitié découverte. Il faut donc avoir un corset intelligemment fait et modelé.

Ai-je prononcé le mot corset ?...

Vraiment oui. C'était nécessaire pour prouver que la *Ceinture régente* le remplace entièrement et que le corset n'existe plus. La *Ceinture régente* s'harmonise avec toutes les toilettes et les élégantes en ont au moins une demi-douzaine de toutes nuances, soit satin blanc, moire bleue, satin rose, moire grise, satin noir, assouplies avec de la pluche et bordées de malines, de valenciennes ou de point à l'aiguille. C'est très coquet et c'est le meilleur moyen d'être toujours très bien habillée, car en changeant souvent de *Ceinture régente*, la ceinture ne se déforme pas. La *Ceinture régente* a en outre le double mérite d'amincir les femmes un peu fortes et de développer les jeunes femmes et les jeunes filles délicates.

La *Ceinture régente* ne s'essaie jamais. Il suffit d'envoyer à *Mmes de Vertus Sœurs*, 27, rue de la *Chaussée-d'Antin*, les mesures suivantes, pour recevoir une ceinture irréprochable : tour de taille à la ceinture, largeur de la poitrine, tour des hanches, longueur de la taille sous le bras. Il faut surtout exiger la signature brevetée de *Mmes de Vertus Sœurs*, pour que la *Ceinture régente* soit authentique.

Quant aux jupons, le costume Henri II exige le jupon à traîne, et le jupon Princesse de *Mme Maurin* s'étale avec une grâce toute royale. Comment est ce jupon et par quels moyens ingénieux fait-il l'éventail par derrière ? Par sa forme d'abord, qui est disposée en conséquence, et par quelques ressorts très flexibles dissimulés sous les volants.

Le Jupon Empire dégagant la jupe en tablier devant avec longue traîne derrière est également agencé dans ces mêmes conditions d'élégance. C'est l'ancien Jupon Empire de la maison Bienvenu qui eut tant de succès avec les robes Princesse,

et qui va retrouver toute sa vogue d'autrefois, puisqu'il est question des robes Princesse pour la saison printanière. Il faut donc plus que jamais se préoccuper des jupons qui avaient perdu beaucoup de leur importance avec les costumes courts.

Mme Maurin s'entend d'autant mieux dans l'art de juponner les costumes Henri II et les robes Princesse, qu'elle compte parmi les bonnes faiseuses et qu'elle excelle dans les robes de bal et les costumes de ville.

Elle a dirigé très longtemps les ateliers de *Mme Roger*, et elle en a conservé toutes les traditions de bon goût et de simplicité élégante.

Tous ses costumes et ses robes, même les plus luxueuses, ont le cachet de la femme qui se respecte et qui veut être respectée. Elle n'accueille donc pas le genre frou-frou ni tapageur. Et pourtant ses costumes sont charmants et très seyants. Nos mères faisaient grand cas de la simplicité, car les modes tapageuses n'étaient pas à l'ordre du jour et du soir, et on ne se déshonorait pas pour une toilette.

Adressez-vous en toute confiance à *Mme Maurin*, 24, rue du Quatre-Septembre, au coin de la rue de la Michodière.

Pour l'appartement, elle fait des robes Princesse sans ornement quand l'étoffe est très belle, et avec un liséré quand l'étoffe est moins forte. C'est très simple, comme vous voyez. Mais quelle coupe et quel genre !...

Elle fait aussi de ravissantes vestes hongroises, avec brandebourgs et bord de fourrure pour la promenade, et des vestes Jockey et Figaro pour le coin du feu, en velours et satin. La veste est en velours, avec manches et gilet de satin.

Peut-être causerons-nous printemps, le 1^{er} mars, si le temps nous le permet.

En attendant, il faut braver la bise glaciale de l'hiver, sans que la peau même en soit effleurée. C'est très difficile, nous dira-t-on, car il est impossible de se soustraire au contact de l'air. Sans doute, mais en faisant usage du *Lait antéphélique de Candès* l'air n'a plus aucune action nuisible sur la peau.

Le *Lait antéphélique de Candès*, aux principes camphrés, est un véritable engrais pour le tissu dermal. Tout en le dégagant de toute impureté, il lui donne le velouté, la souplesse, l'incarnat, la vigueur et la santé. Le sang circule et filtre à travers les réseaux d'azur en colorant délicatement le visage.

C'est donc un fard naturel que ce précieux *Lait antéphélique*, dont la pharmacie voulait s'emparer comme l'un de ses agents les plus vivifiants et les plus hygiéniques.

Le Lait antéphélique est resté cosmétique de toilette, tout en servant de collyre à l'Académie de médecine, qui l'ordonne dans tous les cas de couperose et de rugosités. Aucune tache de rousseur, même les plus anciennes, ne lui résistent. En suivant régulièrement le traitement prescrit par le prospectus, les taches de rouille s'écaillent peu à peu et disparaissent pour faire place à une peau fine et blanche qui donne un nouveau visage et une nouvelle physionomie. C'est l'histoire de Peau-d'Ane. On est transformée et jolie. Demandez ce Lait miraculeux à *M. Candès*, 26, rue du boulevard Saint-Denis, et vous braverez aussi bien les rigueurs de l'hiver que les étreintes par trop ardentes du soleil d'été.

Les très grandes coquettes et les femmes prévoyantes ont aussi le soin, par ces temps de neige et de bise, d'employer d'excellents cold cream perfectionnés, tels que : la Crème de Beauté à base de glycérine et de bismuth; l'Elmulsive à la glycérine et au lait d'amandes; le Cold Cream au lis de Cachemyr; la Crème Pompadour (recette historique pour effacer les rides); la Crème froide mousseuse (secret de beauté) pour rafraîchir le tissu dermal.

Après avoir fait usage de ces différentes crèmes, on passe sur le visage une houppette de marabout imprégnée de poudre au lis de Cachemyr ou de poudre de riz aux violettes d'Italie.

Tous ces nouveaux produits de parfumerie extra-fine sont exclusifs à la maison Violet, fournisseur des Cours étrangères, et dont l'installation tout à la fois grandiose et luxueuse fait l'admiration des étrangers.

Qu'on se rassure, le temple de parfumerie, boulevard des Capucines, au coin de la rue Scribe, ne vend pas plus cher que la maison de gros et de commission de la rue Saint-Denis, 317. Les prix sont les mêmes dans les deux maisons, comme dans les maisons de dépôt.

Complétons la nomenclature des nouveaux articles de la maison Violet par une Eau de toilette à la glycérine parfumée, soit à la violette, au Portugal ou aux fleurs de mai; par une lotion glycérinée aux roses de Provins, très hygiénique, très tonique et très rafraîchissante pour la toilette intime; par une floraison de triples extraits d'odeurs à l'ess bouquet, aux brises de violettes, au Jockey Club aux fleurs de France et aux brises de mai.

Dans notre prochain courrier, nous parlerons des fards et de la boîte de Jouvence.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

COURRIER DES THEATRES

VARIÉTÉS. — *Les Braconniers*, opéra bouffe en trois actes, de MM. Chivot et Duru; musique de M. Offenbach.

Une œuvre nouvelle de M. Offenbach, le compositeur à la renommée populaire, qui a eu le talent et le bonheur de créer un genre de musique auquel depuis vingt ans la mode, si capricieuse d'ordinaire, est demeurée fidèle, ne pouvait manquer de piquer la curiosité. Depuis les « Deux Aveugles et Orphée », M. Offenbach a eu de nombreux et parfois d'heureux imitateurs; mais il est toujours, malgré le succès de plusieurs opérettes de ses rivaux ou de ses émules, le chef de cette école musicale, et nous retrouvons dans les « Braconniers » cette verve abondante, cette légèreté spirituelle et cette vivacité de style qui cachent sous leur apparente facilité d'improvisation une science réelle de composition. C'est une partition complète, qui résume, on peut le dire, les qualités diverses et variées du maître, depuis les fantaisies les plus osées et les plus joyeuses d'une muse en belle humeur, jusqu'aux plus délicates mélodies, ravissantes d'expression et de sentiment. S'il y avait un reproche à faire au musicien, ce serait la richesse feuillue de cette composition musicale, où l'auteur s'est complu avec une verve intarissable. Duos, trios, quatuor, quintettes et morceaux d'ensemble, sans oublier la romance sentimentale et la chanson bouffe, au rythme alerte et déluré, M. Offenbach a dépensé son inspiration en véritable prodigue, ou plutôt en millionnaire. Maintenant, il est permis aux amateurs dilettante de faire un choix dans cette mine abondante, et d'en retrancher certains morceaux dont la vivacité d'exécution ne couvre pas toujours la vulgarité de l'inspiration ou plutôt de l'improvisation. Quant à la pièce ou au poème, si ce mot n'est pas trop prétentieux, c'est un imbroglio, un peu confus, amusant en somme, et qui, comme la musique, se recommande par un luxe d'incidents, de malentendus et de quiproquos, à défrayer une comédie en cinq actes.

Le baron de Lastecouerès, gouverneur de Bagnères-de-Bigorre, furieux de voir ses propriétés dévastées par des braconniers, arrive dans un village avec ses gardes-chasse pour se saisir de la bande. Or, ce jour-là a lieu le mariage du beau Marcassou avec Ginetta, la nièce du barbier Carmagnasse. Les braconniers profitent du tumulte de la fête pour emporter leur gibier à la barbe de Lastecouerès et de son dadai de fils, le jeune Eléonore. Le chef des braconniers est une charmante petite fille qui, sous les habits d'homme et

le nom de Bibletto, déjoue les projets de Lastecouerès et fait une rude guerre à son gibier. Sous le costume de son sexe et le nom de Bibletto, elle excite la jalousie de Marcassou, qui ne peut la voir, sans frémir, embrasser Ginetta, et elle éveille dans le cœur innocent d'Eléonore une vive passion. Cependant la bande a été dispersée, et Bibletto s'est réfugié chez le barbier Carmagnasse où s'est également rendue Ginetta, dont le mari a disparu le soir même de son mariage, et qui s'est crue abandonnée; mais l'infortuné époux n'était pas coupable de cette trahison; victime d'une méprise, il a été enfermé par les braconniers dans le caveau d'un aubergiste, où il a passé sa première nuit de noces en compagnie d'une légion de rats.

Marcassou, délivré, a couru après sa femme et la retrouve chez le barbier où le baron vient également chercher le chef des contrebandiers dont on lui a révélé la retraite. Pour sauver Bibletto, Ginetta le fait passer pour son mari, et ce dernier, qui arrive après cette déclaration, est renié par sa femme, naturellement pris pour le chef de la bande et emmené au château du baron; mais à cet instant, celui-ci apprend qu'un jugement le dépouille de ses propriétés, qui doivent revenir à un certain comte ou marquis de Biraque, contre lequel il plaquait depuis vingt ans. Ce Biraque est mort, mais il laisse une fille, et cette fille n'est autre que Bibletta, ou plutôt Bibletto, dont le baron croit s'être emparé, et avec lequel il espère partager la succession. Il fait au prétendu Bibletto, c'est-à-dire à Marcassou, la proposition de lui céder une portion de son domaine, et celui-ci accepte sans rien comprendre à cette générosité. Puis, apprenant que Bibletto est une fille et que son fils Eléonore en est amoureux, il propose à Marcassou, qu'il prend toujours pour Bibletta ou Bibletto, d'épouser son fils. Effroi de Marcassou dont la jalousie à l'endroit de Bibletto trouble la cervelle, et qui ne sait plus à qui il a affaire. Enfin le quiproquo s'explique: Bibletta, bien et dûment reconnue pour demoiselle et héritière de la fortune de Lastecouerès, met fin à l'intrigue et à la discussion d'intérêt par son mariage avec le jeune Eléonore. Marcassou, rassuré sur la fidélité de son épouse, peut enfin espérer que la première nuit de ses noces sera le plus beau jour de sa vie.

C'est sur cette intrigue, amusante dans ses incidents nombreux, que M. Offenbach a écrit pour les artistes la partition dont nous avons plus haut fait l'éloge. Il serait difficile de citer dès à présent les morceaux qui ont été les plus remarquables et les plus applaudis; nous ne pouvons cependant nous empêcher de noter, au premier acte, un duo

entre Ginetta et Marcassou, et la sérénade chantée par Mlle Heilbron au deuxième, plusieurs morceaux d'ensemble, la chanson du rasoir, un quatuor burlesque d'un effet singulier et le final, redemandé après la chute du rideau. L'interprétation est soignée, et tous les artistes ont dû être satisfaits de leur succès: Dupuis, fort comique dans Marcassou, et surtout Berthelier, qui donne au personnage du seigneur de Lastecouerès une physionomie si originale. Dans ses entreprises, dignes d'un meilleur rôle, ses effarements, ses déceptions et ses prétentions de gentillâtre châtelain sont d'un excellent comique. Quant au chant, on sait avec quelle science consommée, quelle sûreté d'exécution et quel brio il enlève sa partie, et la valeur qu'il donne aux morceaux qui lui sont confiés; l'expression et le jeu de l'artiste relèvent encore le mérite du chanteur. Mlle Zulma-Bouffar, qui faisait sa rentrée, a été fort applaudie, et Mlle Heilbron, qu'on a vue à l'Opéra-Comique, a fait un début heureux dans et rôle de Bibletta. La mise en scène est splendide, les costumes sont charmants et le personnel féminin est très gracieusement représenté par une foule de jolies femmes qui, sous les costumes de paysannes, de dianas chasseresses et de pages lutins, réjouissent les yeux et égaient à ravir le paysage.

MANURE DE LA TOILETTE

PAR LE D^r CONSTANTIN JAMES

Tel est le titre d'un livre que M. le docteur Constantin James va publier sous peu de jours et que recommande surtout son caractère éminemment pratique. On en jugera du reste par ces quelques passages de l'*Avant-propos* que l'auteur a eu l'obligeance de nous communiquer.

« Le livre que j'ai fait paraître, il y a quelques années, sous le titre de TOILETTE D'UNE ROMAINE, avait principalement pour but de signaler les dangers provenant des mauvais cosmétiques. Celui que je publie aujourd'hui a au contraire pour objet de faire connaître les bons. Ils se complèteront donc tous les deux en ce que, dans l'un, j'indique ce qu'il faut éviter, et, dans l'autre, ce qu'il faut faire. Et qu'on ne croie pas que cette question des cosmétiques ne soulève que des problèmes futiles et frivoles. Loin de là, ils intéressent au plus haut degré ces deux biens, j'ai presque dit ces deux trésors, que les femmes surtout tiennent en égale estime: la santé et la beauté.

« La santé et la beauté! Et d'abord, qu'on le sache bien, la beauté ne saurait exister sans la santé. Je ne nie pas que certaine décoloration des

traits, jointe à quelque chose de langoureux dans le regard, ne donne parfois à la physionomie une expression mélancolique qui n'est pas sans charmes, mais c'est là un éclat éphémère qui fait bientôt place à de cruelles désillusions. Non, encore une fois, vous ne pouvez isoler la santé de la beauté. Entre les deux existe un lien indissoluble. A ce point de vue, donc, la science des cosmétiques rentre entièrement dans les attributions du médecin.

» Seulement, il en est des cosmétiques comme des médicaments. Le médecin ne saurait les préparer lui-même, il lui faut de toute nécessité un intermédiaire. Or, de même que pour les médicaments, cet intermédiaire est le pharmacien, de même aussi, pour les cosmétiques, c'est le parfumeur. Il y a toutefois cette différence que, tandis que le pharmacien est obligé, pour la confection de ses produits, de s'en tenir aux formules du médecin et du Codex, le parfumeur, au contraire, n'obéit, pour le même objet, qu'à ses propres inspirations. Cette absence absolue de contrôle est ici chose d'autant plus regrettable que souvent le parfumeur emprunte à la chimie ses substances les plus énergiques, voire même les plus dangereuses. Aussi, avant de recommander aucun cosmétique dans mon livre, ai-je eu soin tout d'abord de m'enquérir de sa composition et de m'assurer de sa parfaite innocuité.

(A suivre.)

CONSTANTIN JAMES.

LITTÉRATURE

THÉRÈSE

Pierre aimait Thérèse avec passion, et Thérèse avait quelque amitié pour Pierre; mais elle ne l'aimait point d'amour. Quand il venait chez ses parents, en qualité de fiancé, elle lui souriait, mais d'un sourire pâle et triste.

Parfois, son père, le garde-chasse Rougat, lui disait :

— Il faudrait te décider, Thérèse. Pierre est un bon parti; c'est un rude travailleur; il se trouve à la tête d'une belle ferme. Certainement sa femme sera heureuse. En outre, c'est le plus beau garçon du pays. Si tu ne te dépêches pas de dire oui, il pourra bien se dépiter, et une autre te l'enlèvera. Allons, fillette, à quand la noce?

— Plus tard, père, répondait Thérèse.

Et elle se disait tout bas :

— Si le père pouvait dire vrai! Si Pierre pouvait s'attacher à une autre!

Cependant, comme Rougat ne voulait point tourmenter sa fille, dont la santé était délicate, il n'insistait point, et les choses restaient en cet état.

Pierre attendait sans colère, sans impatience apparente; mais il avait bien de la douleur au cœur. Il sentait que Thérèse avait un secret qui l'absorbait et la rendait indifférente à son amour, et il comprenait aussi que ce secret était pour quelque chose, sinon pour tout, dans l'état maladif de la jeune fille. Aussi s'effrayait-il de la voir, de semaine en semaine, dépérir et devenir plus pâle.

— Pourtant, elle n'aime personne autre, disait-il en se frappant le front.

En effet, aucun garçon ne parlait jamais à Thérèse, qui évitait même les jeunes filles du pays, ses amies d'autrefois.

En vain ses parents et son fiancé essayèrent-ils de lui faire prendre quelque distraction: on ne la voyait que le dimanche à l'église. Le reste de la semaine, elle demeurait à la maison, cousant ou filant en silence, et souvent, lorsqu'on lui adressait la parole, elle avait l'air de sortir d'un rêve.

Parfois, quand le jour commençait à tomber, elle sortait seule pour ne rentrer qu'à la nuit close. Où allait-elle? Il n'était pas difficile de le savoir, et elle ne s'éloignait pas beaucoup.

Le plus souvent, elle se dirigeait vers le parc du château, parc presque toujours désert, bien qu'il fût ouvert à tout le monde, surtout en l'absence du jeune comte Richard, parti pour la cour et pour les armées du roi il y avait plus d'un an.

Là, elle s'asseyait sur le gazon, au pied d'un beau platane, qu'on avait fini par appeler le platane de Thérèse.

De cet endroit, elle découvrait une partie du château, celle où s'accrochait une jolie tourelle qui contenait la chambre d'honneur des châtelaines, laquelle n'avait point été habitée depuis longtemps, la mère de Richard étant morte lorsqu'il était encore au berceau.

La jeune fille restait là longtemps, les yeux fixés devant elle et plongée dans une rêverie si profonde qu'elle ne voyait pas les gardes, camarades de son père, qui la saluaient en passant.

Le vieil intendant, qui était un ami de sa famille, s'approchait quelquefois d'elle et lui adressait doucement la parole.

Alors elle tressaillait vivement et une lueur rose courait sur la pâleur de ses joues. A ce vieillard, elle répondait volontiers, et même elle se laissait aller à causer avec lui et à lui adresser des questions: Souffrait-il beaucoup de ses rhumatismes? Avait-il reçu des nouvelles de ses en-

fants ? En avait-il reçu aussi de son jeune maître ?

Quelquefois Thérèse entrait dans la forêt et se dirigeait vers une clairière peu distante de la maison de son père.

Le sol était là tout hérissé de gros blocs de pierre; et, lorsqu'il y avait chasse, les gardes n'aimaient point que leurs chevaux eussent à traverser cet endroit. Plusieurs accidents y étaient arrivés, et, peu de temps avant son départ, la vie du jeune comte y avait été mise en danger par une monture rétive.

Heureusement c'était un intrépide et habile cavalier, et il avait dompté la méchante bête avec une énergie et une adresse qui avaient excité l'enthousiasme de tous les assistants; mais tout le monde avait eu bien peur, et Thérèse aussi, qui était venue là au-devant de son père. Le comte ayant demandé un verre d'eau, elle le lui apporta; mais elle était si émue qu'elle en répandit les trois quarts sur les broderies d'or de l'habit de Richard, qui ne lui en dit pas moins avec son plus gracieux sourire :

— Merci, ma belle enfant !

C'était la seule fois qu'il lui eût jamais parlé; aussi était-elle devenue toute rouge.

LUDOVIC DUPERCHE.

POÉSIE

DATE LILLIA

Quelques-unes de nos lectrices ont trouvé si charmante la poésie intitulée : *Suzanne à son petit lever*, qu'elles nous ont priée de vouloir bien cueillir une autre pièce de vers dans le joli recueil de *Date Lillia*, et de l'insérer dans la *Gazette Rose*.

V. de R.

Rondes

Le Printemps a soufflé dans ses pipeaux légers,
Sautez petits garçons, dansez petites filles,
Dansez sur la pelouse où sont les orangers;
Au chant du rossignol, dansez sous la charmille !

— La ronde s'est formée au bas du grand perron,
Le groupe enguirlandé chante : « La tour prends garde ! »
D'un œil jaloux et fier chaque mère regarde
Son cher petit trésor — Suzanne est dans le rond.

Elle est la plus petite et la plus tapageuse,
Comme une fleur de pourpre elle éclate au soleil ;
Chacun en la voyant, de s'écrier : « Heureuse
La mère d'un enfant, d'un chérubin pareil ! »

Seigneur, vous qui savez, vous qui savez les choses,
Ce bonheur est amer et vous le connaissez,
En fait de chérubins pour vos apothéoses
Sur les marches du ciel vous en avez assez.

Laissez-nous nos enfants échappés de leur langes,
Donnez-nous, sur le ciel qui les fait resplendir,
Le temps de les aimer et de les voir grandir ;
Ne nous les prenez plus pour en faire des anges.

HECTOR DE SAINT-MAUR.

MOSAÏQUES ROSES

Les jeudis de la Comédie-Française obtiennent le plus grand succès. M. Perrin s'est engagé, vis-à-vis des abonnés, à changer chaque fois le programme de la représentation. Ces soirs-là, la maison de Molière a l'air d'un véritable salon. On remarquait jeudi dernier, dans l'assemblée, LL. AA. RR. la comtesse de Paris, en robe bleu France, avec un camélia blanc dans les cheveux; le comte de Paris et le prince de Joinville, le marquis de Casariera, la baronne d'Erlanger et sa sœur, la comtesse des Essarts; la baronne de Poilly, les comtes du Lau et de Vogué, la comtesse de Villeneuve, le baron de Marescat, la princesse Radziwill, le prince de Salm et nombre d'autres individualités du high-life européen.

Les promoteurs de ces représentations mondaines — et particulièrement ceux qui appartiennent à la colonie étrangère — ont inauguré à leur propos un mode de réunion digne d'être propagé. C'est le souper après le spectacle. On se rend en nombre au théâtre, la majorité au Français, la minorité çà et là; puis, le rideau tombé, on se retrouve tous dans une maison amie désignée à l'avance. On soupe, en se contant mutuellement les plaisirs de la soirée; ensuite, selon le goût et l'âge des assistants, on fait de la musique, on chante ou l'on organise une sauterie sans prétention.

Dans le monde russe, c'est une partie de cartes de haut intérêt qui termine ordinairement ces réunions, dont le plus grand charme vient de l'intimité et de la libre allure qui y règne.

Un grand mariage occupe en ce moment la colonie italienne de Paris et le faubourg Saint-Germain.

Dimanche a été célébrée, à Rome, dans la chapelle du palais Altieri, l'union de donna Christine, seconde fille du prince de Viano, et dont la grand'mère était une princesse de Saxe, avec le marquis Alphonse Théodoli.

Les Altieri sont alliés à plusieurs des premières maisons de la noblesse de France.

Hier, dans un salon de la chaussée d'Antin, une charmante soirée musicale réunissait quelques amis, quelques élus. Jules Lefort, l'éminent baryton qui vient d'inaugurer par un concert la salle de ses cours, Mme Charlotte Dreyfus, l'organiste aux doigts de fée, Ernest Nathan, le roi du violoncelle; le ténor Pagans, un des virtuoses que les beaux jours du Théâtre-Italien ont légués au professorat; près de lui, un de ses meilleurs élèves, M. G. Tamburini (un nom bien porté); puis un amateur digne de figurer parmi de tels artistes, et dont les compositions ont un vrai succès dans le monde musical, Mme Jules Persil, se sont fait successivement entendre et applaudir.

Jules Lefort, avec des mélodies italiennes de Gounod, et surtout avec les *Trois soldats*, une des dernières compositions de Faure; Ernest Nathan, avec l'*Ave Maria* et quelques autres mélodies de Schubert; Mme Dreyfus, avec une de ses fantaisies inédites sur *Martha*; Pagans et Tamburini, avec le duo du *Barbier* et leurs chansonnettes espagnoles, ont lutté de grâce et de verve, et ont recueilli des applaudissements frénétiques.

Ajoutons que pendant une grande partie de la soirée le piano a été tenu par Mlle Valentine Guitry, un prix du Conservatoire, une de ces pianistes distinguées qui joignent (chose rare!) le talent de l'accompagnateur à celui de l'exécutant, que Mme Richault, une maîtresse en l'art de bien dire, a, comme intermède, fait entendre deux poésies, deux perles empruntées à son écrin littéraire: le *Rouet* et la *Pomme*, et l'on comprendra comment l'on s'est retiré bien tard de cette soirée.

On annonce aussi les mariages de :

M. Henri d'Orcival de Peyrelongue, fils de Jean-Louis-Alphonse d'Orcival de Peyrelongue et de Joséphine-Adèle-Henriette de Lartigue, avec Mlle Marie-Blanche de Rességuier de Médidier, fille de François-Auguste de Rességuier de Médidier et de Marie-Antoinette d'Uston de Saint-Michel, sa veuve, à Paris.

M. Paul-Albert de Selle de Beauchamp, fils d'Aimé-Charles-Joseph, baron de Selle de Beauchamp et de la baronne née Blandine-Louise Bailleux de Marisy, avec Mlle Charlotte-Jeanne-Clotilde Baudon de Mony-Colchen, fille de Charles-Victor-Auguste, comte Baudon de Mony-Colchen et de la comtesse, née Henriette-Nathalie Petit de Beauverger, de la famille d'Edmond de Beauverger, ancien député de Seine-et-Marne, qui a épousé en 1854 la fille du général Anthoine de Saint-Joseph et qui a publié une *Histoire des Constitutions*.

M. François-Marie de Lanet, capitaine d'artillerie, comte romain, officier de la Légion d'honneur, conseiller général de l'Indre, à la Garde-Giron, fils de François de Lanet, ancien officier aux gardes du corps, et de Thérèse-Françoise de Mellony (d'une ancienne et noble famille originaire d'Italie), épouse Mlle Marguerite-Rose-Henriette-Sophie de la Ville, fille de Pierre-Arnaud de la Ville et de Marie-Anne-Louise, sa veuve, à Bordeaux.

Mmes la maréchale de Mac-Mahon, la marquise de Coligny, la duchesse d'Harcourt, Fabre, la baronne de la Hitte, la marquise de Larochejacquelein, la comtesse de Neuchêze, Perret-Ulric, Récamier, vicomtesse de Salignac Fénélon, baronne de Susbielle, Mlle Kelly, qui ont pris sous leur patronage l'œuvre des Missions, bibliothèques et cercles militaires des camps de Satory et de la garnison de Versailles, quêteront à l'église Saint-Louis, le 16 février, en faveur de cette fondation utile et féconde par excellence.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

TOILETTES DE PROMENADE

1. Robe de faille noire: première jupe longue entourée d'un haut volant de 40 centimètres à tête dentelée et bordée de velours noir. La polonaise est ornée dans le bas de la jupe ouverte derrière et devant, de revers en velours noir brodé: le corsage, les manches et les basques ont également les mêmes revers. Chapeau *page* en velours noir doublé et garni de velours vert paon, boutons de rose et dentelles noires, 10 mètres de faille pour la jupe, 10 pour la tunique. Bottines de chevreau noir, bottines Louis XV.

2. Costume de petite fille de 8 à 10 ans, en popeline havane, jupe courte à volant froncé; tunique ouverte en carré, ornée, sur tous ses bords d'un velours marron encadré lui-même d'un petit velours étroit marron; les manches longues sont composées de velours en bandes et de bandes de popeline, des boutons en nacre ferment la tunique du haut en bas. Bottines de même nuance. Chapeau Jean-Bart en feutre et velours noirs avec une aigrette bleue. Trois mètres pour toute la toilette. Bottines de chevreau marron.

3. Première jupe en cachemire des Indes *violette de Parme* garnie d'un plissé de 15 centimètres surmonté de deux bandes en velours violet. Tunique en velours violet, ouverte du bas et garnie devant de revers en pareil bordée de fourrure noire, le col marin également, ainsi que les manches et les basques de la polonaise; des bandes de la même fourrure entourent la jupe et le pouff. Lingerie plissée. Chapeau à diadème en velours et crêpe, *violette de Parme*. Aigrette jaunâtre, crêpes et coques de velours.

10 mètres de velours pour la tunique, 8 mètres cachemire pour la jupe. Bottines de satin noir avec guêtres de chevreau.

Pour les articles non signés
VICOMTESSE DE RENNEVILLE.

Paris. — Imprimerie Georges Kugelmann, rue du Helder, 13.



Imp. Bonnaire, 14 r. de Saint-Pierre.

16 Février 1873.

Planche N° 54.

La Gazette rose

Coiffettes de Promenade.

Coiffettes de la M^{me} Gagelin-Opigez. Chapeaux de M^{me} Korot. Velours et Passementerie de la Glanouse. Ceinture Régente de M^{me} de Vertus saurs. Mouchoirs de Chapron. Japon Empire et Pincasse de M^{me} Maurin. Foulards de l'Union des Indes. Peigne Espagnol dit girafe, de la fabrication des peignes d'osille. Chaussures de la M^{me} Jouvenot. Parfums et savons de toilette de la M^{me} Piolet, f^{de} des Cours Etrangères.

GAZETTE ROSE